

Coppie

Cher Nigra,

Vâchez de voir l'Empereur
et dites lui de ma part ce qui
suit:

Notre position ici et en Italie
n'est pas des plus faciles en
ce moment, et je suis sûr de
rendre, encore plus grâce, à
l'avenir. Je juge des choses avec
une appréciation quasi sûre, car
j'ai une longue expérience des
hommes et des passions qui

jouent un grand rôle parmi ces
peuples qui à présent forment la
grande nation Italienne; pour
prévenir des malheurs futurs et
me faciliter la marche des évènements
je désire que l'Empereur sache ma
manière de penser.

Il est positif que moi et mon
gouvernement depuis nombre d'
années avons constamment
dirigé nos aspirations vers la
complète unification d'Italie
c'est-à-dire vers Rome et Venise.

Dernièrement le Marquis Pepoli

traitant nouvellement cette question
avec l'Empereur, qui désirait
trouver un prétexte pour faire
évacuer Rome par ses troupes,
le dit Marquis lui proposa le
changement de la capitale en
Italie, le quel changement
provisoire devait représenter
l'idée de tranquilliser le Pape
sur nos desirs brûlants de
vouloir aller au plus tôt au
Capitole.

Je trouvais que le Marquis
avait trop dit, car je croyais que

Le moment n'était pas propice
pour réveiller certaines
susceptibilités, et donner l'éveil
et des prétextes à des partis
de nous nuire. J'expédiais
aussitôt le Général Menabrea
vers l'Empereur, espérant de le
faire changer d'idée à cet
égard et lui représenter la
gravité de cette question que
le Ministère avait acceptée au vol
sans un mûr examen.

Le Général ayant échoué dans
sa démarche, moi comme chef

du gouvernement je ne pourrais
pas ne pas accepter un projet
qui devrait et doit réaliser
un des vœux les plus ardents
des Polonais; le Cabinet de Vienne
en outre en faisant une
question de Cabinet) attirait
sur moi de sévères reproches de
la part de la nation si je
refusais de le sanctionner.

Aussitôt qu'imprudemment
de la part du Ministère le
projet fut annoncé sans laisser
le temps au conseil de guerre
réuni par moi à Vienne

pour porter son avis de changer
la capitale sous un aspect
purement militaire et préparer
ainsi les esprits au Kaïbé.

De tristes conséquences
commencent à se manifester,
et ensuite plusieurs mauvaises
dispositions et bêtises mises en
exécution firent que les habitants
de Turin oubliant totallement
leurs devoirs en vinrent à une
véritable démenée et se obligèrent
(pour ne pas les faire massacrer
tout) de renvoyer le ministre,
fait qui ne fut certainement

pas compris à l'étranger.

Maintenant la ville de
Lerín se trouve encore dans
une bien triste position agitée
par les partis extrêmes. Le parti
républicain surtout qui est
beaucoup plus fort de ce que
généralement on en le croit
et qui jusqu'à présent n'avait
point trouvé de prétexte pour
lever la tête, profite avec énergie
de cet état de choses pour
répandre les bruits les plus
sinistres contre le Gouvernement

et son chef ici et dans toutes
les villes d'Italie. On représente
le traité comme une trahison
de la part de l'Empereur
et que l'abandon de l'idée
de Rome comme Capitale en
est une conséquence, que le
Roi renonce pour toujours
à la Vénétie, et cède une
partie des provinces piémont-
saises à la France, le dernier
bruit surtout prend pied
tous les jours de plus et
chose inconcevable, pour faire
que je fasse, il est impossible

pour à présent de l'ôter de
la tête de ceux qui ne veulent
pas comprendre. Je désire
que l'Empereur sache que le
Gouvernement a peu d'action
sur le parti républicain; nos
lois sont faibles, notre police
est très-mauvaise, le gouver-
nement peut faire un autre
Aspromonte, mais il ne peut
pas diriger le parti. Les
Aspromonte à présent et à l'
avenir jusqu'au jour où
la question italienne sera
achevée seraient très-

funestes, car ils me feraient
perdre tout mon prestige
et finiraient par contre-coup
à révolutionner l'une après
l'autre toutes les villes de
l'Italie qui jusqu'à présent
ont eu foi en moi, et à
l'avenir je ne pourrai plus
régner que par la force. Le
parti d'action, comme vous
le savez bien, fut toujours
dirigé par l'amour et par
moi, et vous savez de quelle
manière nous nous en
sommes servis. Encore

derrièrement j'étais maître
de la position; avec de
l'argent et des menaces j'ai
encore empêché cette année
qu'il se porte à des excès
funestes, et je pouvais
compter sur lui au moment
de l'action. Maintenant
ce parti veut totalement
rompre avec moi, et
pour me porter à accomplir
des actes qui finiraient
par me rendre impossible
ici, il veut la guerre
civile; je n'aurai pas

besoin de cela à présent;
je préfère que ce fait
arrive lorsque l'Italie sera
achevée; alors je sais ce que
j'aurai à faire.

Pour être maître de
la position et ne pas avoir
l'air d'avoir laissé de côté
la question de la Vénétie,
il faudrait que vous disiez
bien à l'Empereur la position
dans laquelle je me trouve
et le prier de ma part
d'initier la question de

la cession de la Vénétie
par un congrès ou en la
traitant directement avec
l'Autriche. Si on peut
l'obtenir, ainsi je trouve
que ce sera bien heureux;
si non cela nous amènera
tout doucement à la guerre,
et j'espère que l'Empereur
n'aura pas de peine à nous
la voir faire, et qu'il
préfèrera lui-même cette
solution plus tôt que de
voir chez nous les tristes

résultats d'une guerre
civile. D'ailleurs j'ai
déjà en tant de preuves
d'amitié de la part de
l'Empereur que je suis
sûr qu'il comprendra
ma position et qu'il me
viendra en aide encore
cette fois. Car, je le répète,
la position est essentiellement
difficile; un petit faux
pas peut avoir de
terribles conséquences. Les
Italiens pour à présent
sont fous, et j'ai besoin
de les diriger vers un but.

Le Parlement va s'
ouvrir bientôt; j'espère que
tout sera calme, quoiqu'
on parle partout dans
un sens contraire. J'
espère qu'on fera ce que
j'ai dit.

Si l'Empereur veut
des éclaircissements sur la
question hongroise, je peux
lui en donner beaucoup,
vous n'avez qu'à me
prévenir. - Tout ceci est
à l'usage du Ministère;
prenez garde de parler -

seulement à l'Empereur -

lâchez de prier l'Empereur
de m'en faire une réponse.

J'aurais bien besoin qu'elle
fut bonne. Conservez moi
votre chère amitié

Paris le 16

octobre 1864

Votre très affectueux

/ Signé: / Victor Lemaître